

FRANCIS JAMMES

SOLITUDE
PEUPLÉE



EGLOFF

DE LA SIMPLICITÉ
EN LITTÉRATURE

Tous droits réservés pour tous pays
Copyright by Egloff, Librairie de l'Université
Fribourg, 1945.

Je commencerai par l'une de mes prières :

PRIÈRE XII

Prière pour offrir à Dieu de simples paroles

*Pareil à cet ouvrier que j'ai vu ce matin,
soucieux et courbé dans la pure lumière,
et qui sculptait des saints tout autour d'une chaire,
je veux mouler mon âme à de pieux desseins.
Il m'appela auprès de son humble établi,
et je considérai les images de bois :
la tête du lion aux pieds de Marc, et l'aigle
aux pieds de Jean, et Luc qui tenait dans ses doigts
un livre ouvert où devaient être de saintes règles.
Une main de l'ouvrier tremblait sur le ciseau ;
l'autre, levée, tenait, hésitante, un marteau.
Là-bas, le midi bleu dansait sur les ardoises.
D'un basilic flétri montait un pieux encens
vers les saints grossiers aux figures chinoises.
On eût dit qu'à travers la chaire villageoise*

*Conférence prononcée à la Libre Esthétique, à Bruxelles
le 17 mars 1900*

FRANCIS JAMMES

*une sève rapide à jamais circulât
comme l'âme des nids dans les âmes des bois.*

*Mon Dieu, je n'ai point fait d'œuvre si belle et sainte.
Vous n'avez pas voulu, hélas, me faire naître
dans un pauvre logis, près de l'humble fenêtre
où danse une chandelle au soir des vitres vertes,
et où les rabots clairs chantent dès le matin.
Mon Dieu, j'aurais pour vous travaillé des images,
et les tendres enfants, au retour de l'école,
se seraient extasiés devant les rois mages
qui auraient apporté l'encens, l'ivoire et l'or.
J'aurais représenté, près de ces rois d'Orient,
une fumée en bois comme celle d'encens,
et j'aurais copié des calis de lis
pareils, humbles et beaux, à des verres de pauvres.*

*Mon Dieu, puisque je regrette encore aujourd'hui
que mon cœur ne soit pas assez simple pour vous,
laissez-moi vous offrir ces paroles bien simples
à défaut d'une chaire où la Vierge douce
aurait prié pour moi, le soir et le matin.*

*...Les poules se sont couchées au soleil sous les rosiers
Le petit enfant s'est endormi.
Le petit chat agonise. Il tousse tristement.
Cette femme, quand son fils est mort, s'est écriée :
« Ce n'est pas vrai ! »
Les fiancés se promènent dans le jardin.*

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

Un vieux mendiant passait sur la route dans une charrette traînée par deux chiens maigres et ro-gueux, la langue pendante, et qui n'avaient plus la force d'avancer.

Ils étaient arrêtés sous ma fenêtre, attelés par des cordes qui avaient usé leurs flancs. Ils succombaient. Ils essayaient de reprendre un peu de respiration. Le vieux mendiant s'est mis alors à les rosser avec une bûche.

Telle est la force de la simplicité, de la vérité, de la description sans rhétorique, sans emphase, que la plus grande poésie se trouve contenue dans ces quelques lieux communs que j'ai, au hasard, jetés sur un morceau de papier. Ces phrases, elles sont prononcées à chaque heure du jour par n'importe qui. Si je les écris on me dit qu'elles sont des poèmes de tendresse ou de pitié. Si je ne les écris point, elles se passent fort bien de moi, elles demeurent avec Dieu et n'y perdent que quelques syllabes.

Je commence, en effet, à m'apercevoir que je ne comprends plus très bien l'utilité d'une littérature parce que je ne conçois pas très bien non plus l'utilité des littérateurs.

Referme l'Iliade et l'Odyssée. N'ouvre plus Shakespeare. Abandonne Eschyle, Cervantès et Pascal à la douce pluie qui filtre sous les tuiles des greniers vermoulus. Et, aussi bien, si tu tiens encore les artistes, les savants, les musiciens pour des poètes,

FRANCIS JAMMES

et leurs statues, leurs compas, leurs orgues et leurs microscopes pour des poésies : brise leurs statues, leurs compas, leurs orgues et leurs microscopes.

— Que me restera-t-il ? me demanderas-tu.

Et je te répondrai : La Vérité...

Car à Homère survivront la mer poissonneuse, les filles aux bras blancs, les héros et les dieux ; à Eschyle, les fatalités ; à Shakespeare, les drames ; à Cervantès, la folle sagesse ; à Rabelais, la sage folie. A Pascal survivra le doute ; à Rodin, la forme incessante des pierres taillées par les larmes de l'eau et du vent ; à Wagner, le ronflement des rouets ; à Darwin survivra l'humble insecte qui habite au cœur des lys.

Mais puisque tu désires écrire et que je désespère un peu que tu y renonces laisse-moi te donner le conseil d'être aussi simple que possible. Tu seras un poète d'autant plus beau que tu ne le seras point. Je veux dire que tu seras comme le commun des mortels. Et je t'assure que ce que m'a dit cette pauvre sur la route est beaucoup plus beau que ce que tu peux imaginer. Elle m'a dit un vers admirable que j'aurais cru d'Hugo s'il eût été meilleur. Cependant, il y avait, dans ce vers encore plus de pitié que dans Hugo. Et je me demandais, en me le redisant : de qui donc est ce vers ? — que voici :

« Monsieur, j'ai faim. Voulez-vous me donner un sou je vous prie ? »

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

Le vers est un peu long, n'est-ce pas... Un peu trop long... Mais nous le remettrons sur pieds tout à l'heure afin qu'il nous émeuve davantage.

Que ta parole soit simple comme cette pauvre. Ne te séduis pas toi-même par des mots sonores comme ceux que l'on apprend à l'école. J'ai fait en sorte, la plupart du temps, de m'exprimer avec sobriété et chaque fois que je manquai à la simplicité, j'en souffris.

Quelle grandeur ne s'attache point à la parole nue ! Elle est semblable au pain que l'on distribue à ceux qui ont faim, et où ne s'est pas corrompu le blé. Elle est, aussi, pareille à l'eau des fontaines. Le troupeau des paroles modestes est celui du vrai poète. Songe à ce que ton âme doit fleurir dans d'humbles âmes. Ne mets en tes paroles ni pierres précieuses, ni or, car le costume de tes mots pourrait peiner le haillon du mendiant.

Lorsque ton inspiration s'élève, qu'elle soit vêtue aussi simplement que l'homme qui travaille à nourrir les siens. Ainsi elle aura la gravité de cet homme. Etre simple c'est être saint.

Dieu est le plus grand des pauvres et il a chargé son messenger, le poète, de montrer aux hommes où est la véritable richesse et de leur ouvrir les portes du temple de la vie. Aussi, d'un geste, le poète bénit le seuil du pauvre et le passe. Les petits-enfants sont assis devant la cheminée où la pauvre flamme

luit. Là se célèbre un divin office : l'existence de l'homme. Là va officier le poète. Il va dire aux habitants de la chaumière des mots de lumière dictés par Dieu. Il leur demandera comment a poussé le froment, s'inquiétera de la santé des voisins et l'intérêt qu'il prendra à ces choses, sera une huile samaritaine à ces pauvres.

Considère les envoyés de Dieu qui surent le langage des simples. Ils le parlaient parce qu'ils avaient l'intelligence de la nature. L'âme des mousses, le bruit des eaux, les cris des misérables étaient en eux.

La parole du vulgaire est sacrée, qu'elle dise je souffre ou j'aime, car elle est la vérité, et celui qui exprime la vérité est poète. Nous la devons employer, cette parole, et, si tu as compliqué ton esprit par des lectures, dépouille-toi de ton orgueil. Fuis la parole qui n'est point la simplicité pure. Ne fais point comme ces prêtres qui parlent latin à ceux du village — car Dieu sourirait — mais, plutôt, emploie le langage des processions qui est celui de l'âme campagnarde montant de la fraîcheur des herbes foulées par les enfants. Car le langage peut être simple à ce point, qu'il n'est point toujours nécessaire de l'exprimer par des mots. Un geste, un regard, souvent, suffisent. Combien rayonnent de consolations par la lumière qui va d'un regard à un regard ! Le pauvre porte en ses prunelles la creuse profondeur de sa faim. Et, du geste dont tu lui fais

l'aumône, tu peux faire jaillir de telles paroles que l'oreille de l'homme ne les entend point, mais Dieu seul.

Le génie n'est que l'expression de la vérité. C'est pour cela qu'il nous touche. Un grand poète est celui qui s'exprime comme tout le monde. En un mot un grand poète, c'est n'importe qui, peut-être n'importe quoi : c'est vous, c'est moi, cet oiseau qui chante, cette fleur qui sent bon, une vieille qui file sa quenouille, un chat galeux qui miaule.

Et les poèmes les plus beaux ne m'émeuvent pas davantage que la voix de cet oiseau, le geste de cette femme, le parfum de cette fleur, la douleur de cette bête.

Le poète, qu'il écrive ou non, est celui qui dit la vérité simplement. Un sincère petit garçon qui dit : « Maman est meilleure que la tienne », emploie évidemment une syntaxe singulière, mais qui est charmante et d'un poète tel que vous l'auriez signée. Et il n'y a pas, en poésie, de degrés, par la raison que la vérité ne peut être plus belle que la vérité. Les souliers que fabriqua Tolstoï pour chausser des pauvres ne valent pas mieux que les souliers dont un savetier de village fait don à un mendiant. Même je dirai que ceux de Tolstoï valaient moins car on m'a formellement assuré que lui seul les avait pu mettre — ayant désappris de tailler le cuir en apprenant à tailler des phrases.

FRANCIS JAMMES

Mais alors, diras-tu, il faut tout admirer également où le mensonge n'entre point, et qui est simple, la lettre qu'un ouvrier adresse à sa fiancée autant que celles qu'écrivait Jean Jacques à d'Houdetot.

Je te répondrai : Oui, si tu en es capable et si tu es assez grand pour te prosterner devant la plus humble des vérités.

Ce n'est point autre chose que les lieux communs de tous les jours que nous recherchons au fond des plus belles rhétoriques et des pensées les plus complexes. Ce n'est que lorsque, par un travail inconscient, le lecteur a dévêtu la Poésie qu'il lit, qu'il peut apercevoir la vérité belle et nue. Que nous reste-t-il en somme de l'éblouissant fracas d'un poème d'Hugo ? — Il nous reste la vision poignante d'un petit homme bouffi, Napoléon, qui a la fièvre, et qui se promène tristement sur une plage désolée en attendant que l'exil le tue. De tout un sublime passage des *Châtiments*, je n'ai retenu que ces trois vers qui, par leur simplicité, parce que nous avons nous-même éprouvé auprès de ceux qui agonisaient en grelottant, ressortent au milieu du tumulte des rythmes comme les petits cris du gibier blessé couvrent les fanfares de chasse :

*Un jour enfin, il mit sur son lit son épée
Et se coucha près d'elle et dit : c'est aujourd'hui.
On jeta le manteau de Marengo sur lui.*

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

De nos plus beaux écrivains que demeure-t-il donc ?

Ce qu'ils avaient conçu avant de l'habiller et cela qui demeure, les vêtements tombés. Quand s'est tue, comme la grave rumeur d'une belle soirée, l'harmonie d'un sonnet de Henri de Régnier, qu'imaginons-nous ? Un spectacle simplement familier, un homme qui arrose son jardin au crépuscule, une colombe qui chante, une rose qui s'effeuille, un petit berger qui joue de la flûte.

Lorsque nous avons lu quelque chant lointain de ce génie qu'est André Gide, quelque mélodie qu'il a rapportée du désert, que reste-t-il en nos mémoires lorsque nous n'y retenons plus ses broderies de satrape orgueilleux, les courbes de ses phrases pareilles à des portiques insensés et bâtis en plein ciel ? De tout cela :

Il reste la vision de quelque flaque désolée crouissante au milieu de l'oasis, la misère d'une tente errante, le bêlement d'une chèvre, le renâclement d'un chameau, la sécheresse d'une séguia. Et c'est là son génie.

Pour moi je ne distingue plus aujourd'hui la plupart de ceux que l'on investit du nom de poète d'avec ceux qui écrivent simplement la vérité. Certains ne trouvent de talent à personne. J'ai le sincère défaut d'en trouver presque à tous. Mais ce qui me scandalise en me charmant parfois — hélas

— c'est ce dont je viens de parler : le luxe dans la Poésie.

Et puisque je viens de nommer mon cher ami André Gide, laissez-moi vous dire en quel désarroi me jetèrent ses *Nourritures terrestres* où je trouvais en même temps que la vérité la plus scrupuleuse qu'on ait jamais conçue, tant au point de vue poétique que philosophique — un luxe qui me bouleversait et qui bouleversait le village que j'habite.

De cette époque surtout date notre amitié. Et il me paraît amusant de revenir sur ce passé et de citer deux lettres que j'écrivis à Gide, lui reprochant avec sévérité d'exposer à notre simplicité et à notre médiocrité, le luxe de ses voyages et de ses phrases.

Et, pour être logique jusqu'au bout, nous nous sommes si bien brouillés et nous nous sommes trouvés d'un avis si différent qu'il n'est pas, aujourd'hui, deux poètes qui sympathisent davantage.

Réponse à Ménéalque ¹⁾

A mon ami Gide.

Lorsque Dieu me donnera de mourir, j'aurai, à ma dernière heure, un sourire pour ceux que j'aurai aimés, pour toi, Ménéalque.

¹ Voir l'Ermitage de janvier 1896.

Je n'aurai pas été nomade, je n'aurai pas été charmé par des musiques instrumentales — je n'entends que celles des vers — je n'aurai point partagé le lit de riches Vénitiennes, n'ayant pas eu, pour les payer, des cargaisons d'ivoire, d'oiseaux et d'aromates.

Je souhaite que ma suprême pensée soit pour ma mère, mais je désire, auparavant, revoir en une brève songerie, ceux qui me charmèrent et, qu'ensemble, nous apprécîâmes.

Que pour cette illusion dernière, Henri de Régnier m'apporte ses paons, ses colombes et ses cyprès fleuris de roses ; Loti ses lotus ; Mallarmé ses lys et son mystérieux encens ; Griffin des cygnes épanouis et des chansons de Pindare ; Rodenbach la gloire dorée de ses galères silencieuses ; Maeterlinck des fleurs chaudes — et toi, Ménéalque, pâtre des berges, l'infinie grâce de ta scolastique amère et puérile.

Que tous ceux que je ne nomme pas viennent aussi charmer mon agonie. Ils se tiendront autour de moi, mêlés aux enfants du village, aux métayers, aux pauvres. Et je sourirai.

Ménéalque, je n'aurai point fui la famille. Je me serai éveillé, le matin, au gazouillement de ma petite nièce et de mon petit neveu — endormi, le soir, harassé par la cruelle obsession de pensée que la solitude enfante.

FRANCIS JAMMES

Tu auras vu d'étranges contrées où sont des animaux rares, des fruits gigantesques, des femmes peintes, des singes savants qui effeuillent des roses et répondent aux questions, des jeux d'échecs précieux, de beaux coléoptères et des botaniques merveilleuses.

Moi, je n'aurai vu cela qu'en songe.

Mais j'aurai vu de petits cochons roses boire le ciel nacré des flaques, des raisins lisses comme des gorges de vierges, des écolières à qui leurs mères défendent même la veloutine, de douces chèvres qu'un baladin fait danser pour deux sous, des hannetons sur les lilas, des centaurées dans les prairies.

Les feuilles sur lesquelles tu écris sont orgueilleuses comme celles d'un trèfle noir. J'eusse pu montrer mon orgueil. C'était mon droit. J'ai préféré le taire, soit que d'aucuns s'en fussent offensés ou que j'eusse été ridicule.

En tout cas, tu as eu tort de nous montrer ta nef. Elle était luisante et riche, c'est vrai. Des pavillons d'or, gonflés comme des pensées humaines, se déployaient à ses mâts fleuris. Elle évoquait des chameaux, des outres, des tambours, des génies blancs, des jardins ensommeillés, des contrées merveilleuses où fusent des jets d'eau sous de livides ciels et dans des cours de marbre. Les bouts effilochés des câbles d'or ressemblaient à des paradisiens ivres. Le pont était jonché de lourdes roses, d'eaux parfumées,

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

témoins de fêtes coûteuses où les pauvres ne furent point conviés... Cela est vrai, encore.

Mais, enfant, tu croyais que t'appartenait cette galère, alors qu'elle n'était qu'à Dieu. Tu nous scandalisas en nous la montrant. O Ménélaque ! Je n'aurais pas été, s'il m'eût été permis de voyager, l'orgueilleux parcoureur d'un océan pathétique. Toi et tes amis aviez de trop longues toges.

Il y avait un sourire en moi quand tu m'exposais tes richesses, car si j'avais dû voyager...

Si j'avais dû voyager, c'eût été vers des contrées connues, ainsi que d'autres voyagèrent, naïvement, en botaniste par exemple, citoyen fidèle, professeur au Jardin des Plantes, allant herboriser et mourir à l'ombre des Ombellifères tropicales.

Du moins, eussé-je eu l'espoir, partant ainsi, de revenir avec des simples et de guérir des plaies.

J'ai tort, Ménélaque, de te châtier ainsi. Je suis morose et souffrant aujourd'hui. Mais j'irai jusqu'au bout des reproches. Ta belle âme a eu tort de se vêtir d'emphase, une fois. Ta lettre à l'Ermitage est là, sur ma table. Je ne veux pas la rouvrir. Elle ne me touche point. Les choses savent se punir entr'elles, et voici la punition : par hasard, et tout à côté de ton beau style, il y a un vieux livre. C'est un pauvre petit livre qui a l'air d'avoir honte d'être auprès de ta prose, et de toucher à l'écriture de ce poète dont la plume est une épée.

FRANCIS JAMMES

Ce pauvre petit livre est tout rogné, d'une couleur vieilloté, triste à faire pleurer, taché à l'intérieur d'enfantines couleurs d'écolier, de noms maladroitement inscrits :

NOUVELLE
GRAMMAIRE

FRANÇAISE

SUR UN PLAN TRÈS MÉTHODIQUE
AVEC
DE NOMBREUX EXERCICES D'ORTHOGRAPHE
DE SYNTAXE ET DE PONCTUATION

Tirés de nos meilleurs auteurs dans l'ordre des règles

Par M. NOEL

Inspecteur général de l'Université
Chevalier de la Légion d'honneur

Et M. CHAPSAL

Professeur de grammaire générale
Chevalier de la Légion d'honneur

*Ouvrage mis au rang des livres classiques adoptés par les Ecoles
primaires supérieures et les Ecoles militaires*

Cet ouvrage se trouve aussi chez M^{me} CHAPSAL
rue du Bac, 104

N.-B. — *Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.*

O Ménéalque ! En ce moment, bien plus me touche ce pauvre livre que ta prose hautaine. Ce livre est un livre de famille, et je le possède parce

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

que je n'ai pas été nomade. Il a simplement une petite odeur de champignon moisi. Il est là pour protester contre ceux qui voudraient quitter la maison. Je te le montrerai lorsque tu me viendras voir, Ménéalque. Et, si à cette époque nos cheveux sont blancs, tu comprendras que la neige de la mort est la même, que l'on voyage ou que l'on demeure. Tu sentiras que l'âme reste, le corps peut s'en aller.

Mais alors, nous penserons à aujourd'hui, en souriant. Je songerai à ce mendiant qui joue d'un triste flageolet dans la rue, et m'empêche de rythmer ma prose, car il est un nomade.

Nous nous préparerons alors, toi et moi, au grand voyage, auquel se préparait Robinson Crusoë dans l'ombre verte et brumeuse de sa chambre d'York ou de Hull, je ne sais plus. Tu pareras ton vaisseau, tu donneras des ordres, et les grandes voiles blanches s'éploieront au soleil naissant des Ténèbres, laissant tomber des hunes les roses qui auront été le sang du poète. Ces voiles seront comme des ailes.

Et tu diras aux petits enfants qui joueront sur le quai mystérieux de la vie :

Je m'en vais. Voici, je vous donne des oiseaux et des jeux. Dites-moi merci et que j'ai bien fait de vous faire ces dons.

Mais eux, ils te regarderont avec étonnement, éblouis mais scandalisés par la richesse du cadeau, parce qu'ils seront de leur village.

FRANCIS JAMMES

Et moi, je donnerai un sou à chacun d'eux.

Et ils prendront chacun le sou.

Et ils laisseront à terre les beaux jeux d'échecs et les oiseaux dont ils ne voudront pas, car ces oiseaux ne seront pas de leur village, des moineaux, ni des chardonnerets, ni des mésanges, ni de ceux que l'on nomme de noms différents et qui réjouissent nos forêts par des chants.

Et j'irai à la mort, à pied, avec la petite grammaire de Noël et Chapsal sous le bras, et ces enfants me suivront des yeux, parce qu'ils seront de leur village.

En faveur de la simplicité chrétienne

*Lettre à Ménalque
sur les „Nourritures terrestres“*

A André Gide.

Je viens d'allumer ma pipe. Je ne te dépeindrai pas longuement son fourneau de terre brune, son tuyau de merisier. Elle est une pauvre sœur noire de ces pipes que l'on achète à bon marché dans les bureaux de tabac des villages. Elle est ce qu'il faut qu'elle soit : l'image du sort médiocre qui est le mien. Elle est propre et sombre — peut-être plus

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

sombre que de coutume, car j'ai senti, une fois de plus aujourd'hui, l'amer sentiment refoulé d'une chose interdite à ma gêne.

Ni les arbres, ni les oiseaux ne me consolent à cette heure, de cette privation. C'est là une douleur que connaissent trop souvent de jeunes poètes sans fortune. Combien faux leur semble alors l'éloge du bonheur dans la pénurie ! Il ne sert qu'à augmenter la rancœur de leurs âmes, il leur apparaît comme une raillerie de ceux qui l'écrivirent.

Dirai-je, avec le poète Griffin, que l'homme doit cacher son malheur et me répéterai-je ce beau vers de πάλαι :

Sois gai, car la vengeance est de paraître heureux ?

Non.

Exposer sa situation, telle qu'elle est, sans vantardise, sans exagération de cris ou de plaintes, me semble conforme à la dignité humaine. Lorsqu'un orage s'est abattu sur la plaine, le ruisseau ne cache point son trouble. Pourquoi l'homme tairait-il le sien ?

L'homme est né pour parler et répondre en vérité à qui l'interroge.

Cela m'amène à te parler de tes Nourritures terrestres, car je n'y trouve point de remède pour mon état d'esprit. De ces Nourritures tu m'envoyas une

belle édition, en même temps qu'une lettre de toi et qui m'interrogeait sur ma pensée touchant ce livre.

Tel je l'ai admiré, tel je ne l'eusse pas désiré. Tu es moins un littérateur qu'un apôtre — et ton devoir, ô pâtre sans houlette, n'était-il point de marcher comme moi devant le troupeau des humbles dans un souffle de méditation ?

Que nous importe l'écho de tes fêtes, puisqu'au moment que tu les célébrais quelques-uns de tes frères malheureux n'entendaient que le bourdonnement de leurs veines ? Ne l'entendis-tu pas aussi ? Et comment ne couvrit-il pas les cris d'amour de tes femmes ? Que chantaient-tu le jaillissement des sources devant ceux qui avaient soif ? Et ne savais-tu pas, dans ton exode, que tu passais devant des pauvresses immobiles ?

Je te crie : Satrape, descends de ton éléphant et de ta tour d'ivoire. Brise, fonds et donne aux malheureux le bronze des cymbales. Et, si tu as mis nues les prostituées, donne aux enfants les robes.

Ton rôle était de parler dans les habitations de tes humbles frères. Tu leur aurais dit :

Je sais que vous n'êtes point heureux. Je veux manger avec vous de simples choses parce que je trouve bon de les partager avec vous. Ensuite nous les célébrerons. Ce pain nous dira la belle plaine de Juillet. Ce riz nous rappellera les sages de l'Inde,

les missionnaires de la vieille Chine, Paul et Virginie. Ce sel nous fera songer à la mer profonde qui ronge les continents et où flottent les méduses. Cette eau pure nous fera nous souvenir que Diogène jeta sa coupe et but dans le creux de sa main. Cette laitue amère évoquera la Cène, les Disciples. Cette pipe nous fera songer aux Louisianes fleuries de cloches roses, où rêva l'âme orageuse, violente, sourde et triste de René (il fut plus malheureux que nous — dirais-tu —) aux fumeries des vieux colons sous les vérandas aux vertigineux parfums...

Ainsi, ta science, tes fables leur eussent expliqué...

Ah ! si de tes mains, ô Ménélaque ! tu avais pris et pétri ces misères ; si, de la Beauté et de la Bonté qui furent déposées en ton âme tu les avais revêtues ; si, comme le maître de l'Écriture, « tu l'étais levé pour servir » ; si tu avais posé sous les morceaux de pain le voile sacré que nous portons au nom de Dieu...

Alors chantant de pauvres choses, Ménélaque, peut-être nous eusses-tu enchantés.

La poésie pure, la poésie contre la littérature, est donc, pour moi, celle qui est dévêtue d'emphase, de luxe, et s'exprime simplement.

L'exagération m'apparut toujours comme une anomalie, d'autant plus que la nature me sembla

FRANCIS JAMMES

toujours une chose très ordinaire et que je m'étonnai de voir à ce point déformée par des poètes.

Cette espèce de scientisme, cette constatation de choses que l'on n'aperçut point telles qu'on les décrit me déconcerte. J'observe simplement la nature, ne cherchant point l'explication de toute chose, craignant d'être pareil à ces jeunes gens enflés qui ne peuvent regarder une étoile sans se dire qu'ils portent en eux l'équilibre du monde, et qu'ils sont les dieux mêmes et les héros qu'ils conçoivent. Qu'est-ce que cela me fait ? Je suis un homme simplement. Mon bonheur est d'accepter ma vie. Que suis-je de moins qu'un Taine, mais que suis-je de plus qu'un mulot sous la terre, un insecte au cœur d'un lys.

Je sais bien qu'il est de mode aujourd'hui de traiter tout homme de héros, et que les seuls symbolistes sont ceux-là mêmes qui insultèrent la grandiose vieillesse de notre grand Stéphane Mallarmé qui, lui, ne symbolisa jamais.

Je causais un jour avec un de mes chers amis qui est un grand poète : Charles Guérin. Il déplorait cette école d'exagération, d'emphatisme et de littérature. Une guêpe, me disait-il, fait pour eux le bruit du tonnerre.

Guérin avait raison. La corolle d'un coquelicot est, pour ces jeunes gens, un monde en ignition ou le sang de la terre. Et ils ne voient jamais les étoiles

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

à l'œil nu, mais seulement dans le télescope d'un sonnet ou d'une phrase.

Moi, je ne puis avoir cette conception de l'Univers. Si je regarde poudroyer les étoiles dans un beau ciel d'hiver couleur d'ardoise, je n'éprouve point d'emphatique extase, et je me garderais bien, pour les décrire, de leur donner une grandeur que je n'aperçois point. Je les vois simplement dans la profondeur brumeuse et bleue. Elles éclairent des lambeaux de nuages. Je vais les considérer parfois du sommet de la route. Elles ne m'apparaissent ni plus ni moins importantes que quoi que ce soit. Elles sont égales au village que je traverse, au chien qui trotte en flairant sous les portails, à une lanterne qui vacille.

Comment écrirais-je, avec les littérateurs, que ce sont là des globes infinis, des sphères titaniques ?

Oh ! Pas le moins du monde... je ne trouve pas. Donc je ne l'écrirai pas.

A gauche il y a une belle étoile un peu plus grande que ses voisines. Il semble qu'elle respire et que ses rayons tour à tour s'allongent et se rétractent. Son feu blanc a l'air de couler. Je regarde les constellations carrées, derrière lesquelles sont encore des carrés de constellations lesquels recouvrent d'autres constellations carrées jusqu'à ce que le regard se perde en une cendre lumineuse pareille à celle d'un foyer.

Je ne suis nullement intrigué par le mystère de ces astres et, pour demeurer un poète contre la littérature, je n'exagérerai point mon sentiment. Je n'aperçois pas là des mondes infiniment grands ou petits et selon ce à quoi nous les comparons.

Ils sont dans ma pensée tels que je les vois : les plus grands comme des colibris, les plus petits comme des guêpes. Et l'espace qui les sépare l'un de l'autre ne me semble point plus étendu que le pas dont j'arpente la route.

C'est comme l'homme. Qu'en ont-ils fait, grand Dieu ! Ils veulent prouver aux forgerons, aux save-tiers, aux paysans je ne sais quoi. Ils comparent à la parabole d'une planète le geste dont le semeur jette son blé. Et ils écrivent cela dans des pages qui ressemblent à des oraisons funèbres, en des rythmes qui ont l'éclat d'une fanfare municipale et la régularité d'une retraite au flambeau.

Moi je ne pense ni n'écris ainsi.

Dans cette métairie misérable, je me suis assis et j'ai bu le vin âpre et trouble que l'on m'a offert. Le toit est bas, recouvert de tuiles obscures de fumée, rôties par les étés, sonores et légères, craquelées par les gelées. Il y a dans la cour un chien qui sommeille sur de l'ajonc pourri et des poules qui grattent en gloussant le sol.

Pour décrire cette chaumière, je n'aurai point l'idée de la comparer au Temple auguste du travail où communie un héros.

Là, je vois la vie. Non point la vie prétentieuse qui, au sujet d'un grain de froment, fait que certains parlent de la vie des peuples, de l'auguste engrossement des plaines, de sueur et de sang. L'homme avec qui je cause est plus ignorant que ces littérateurs car il est, lui, comme je le suis, un poète contre la littérature. Il sait ce que je sais. Et je sais que la terre que je foule est plus simple que ça. Je sais que le blé déjà vert poussera, qu'y chanteront les cailles, qu'on le liera en gerbes, qu'on le dépiquera, qu'on le criblera, qu'on le mettra en sacs, qu'on le moudra et que l'on en fera du pain.

C'est tout ce qu'il faut dire. C'est tout et ce n'est pas autre chose. Pourquoi voudriez-vous dire autre chose et moins simplement que ce paysan, s'il est l'âme de votre poème ? Quel intérêt y a-t-il à ce que ce soit autre chose ? Les vignes verdiront, on les liera, on les taillera, on les soignera. Les raisins mûriront que l'on foulera et pressera et le vin nouveau bouillira dans les cuves.

Mais ce vin ne sera ni le sang du soleil ni celui des héros. Des hommes le boiront dans l'obscur auberge. Il sera simplement le jus parfumé des grains, cela et pas autre chose.

L'agriculteur ne sera pas un héros. Ce titre lui est aussi indifférent que nos poèmes. Il préfère à ce titre les pluies bienfaisantes, la herse, la charrue, les bœufs, l'argent utile. Il faudra le dépeindre tel

FRANCIS JAMMES

qu'il est : il a une jolie femme, de beaux enfants, une armoire qui sent le rance et où il y a du linge, de la méture et du lait. Il a des soucis et des joies, il aime à être plus roué qu'autrui dans un marché, il ne désire pas l'instruction, il siffle en arrangeant l'osier d'une barrière.

Il vit.

J'avais tout d'abord songé à citer ici un assez grand nombre de poèmes ou proses pour démontrer que c'est encore une très simple vérité qui demeure au fond de tout talent ou de tout génie, même s'il emploie une langue savante. J'ai vu l'impossibilité de mon plan. Peut-être c'est-il que, dans ce noble pays qui m'aima le plus avant les autres, j'ai trouvé trop de franchise poétique pour pouvoir beaucoup éliminer.

Certes, il me plairait, dans un autre temps, de consacrer toute une heure à la lecture à haute voix d'auteurs qui me sont chers et qui hantent mon ordinaire solitude, — d'auteurs de ce pays que réunit précisément ce beau mot : sincérité.

Je vous aurais fait entendre les cris des écoliers jouant par les tombées dorées d'été sous l'angélique balcon de Madame Blanche Rousseau. Un ouvrier noir serait passé au crépuscule sur l'avenue pâle et tranquille de ce poète. Une balle de petite fille

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

aurait passé par-dessus le mur mystérieux d'un jardin. La vie paisible et triste aurait chanté avec tendresse dans l'aile d'une abeille, dans la vielle d'une mendicante, dans le parfum rose et blanc d'un pommier.

J'aurais ouvert un livre d'Elskamp comme l'on ouvre la porte d'une chapelle : des cierges d'or fumeux eussent brûlé sur des autels très humbles ; des encensoirs auraient été balancés par la main d'azur des brises ; une poule eût gloussé dans l'humble cimetièrre ; la neige rose des Légions, chantant dans la gloire des arcs-en-ciel, eût enseveli de pauvres corbillards. Et les barques de pêcheurs, bénies par les adieux des femmes, eussent gagné la haute mer.

Nous aurions entendu, dans la voix d'ouragan de Verhaeren, les cris amers des grèves d'ouvriers, le tapage de fer qui assourdit les quais des fleuves, la clameur rouge des tavernes maritimes emplies de fumée et de tribuns, les confessions de moines tragiques succombant sous leurs scrupules. Nous eussions pénétré dans la brume où souffrent des misères inconnues.

Avec Camille Lemonnier, de nouveaux Paradis terrestres se fussent ouverts devant nous, dans une lueur d'humaine bonté où tout s'aime fortement et simplement, forêt-vierge où l'amour adoucit chaque être, détruit l'hypocrisie, fait se pâmer sous les par-

FRANCIS JAMMES

fums des corolles utiles l'incessante voix des insectes, à midi.

Edmond Picard eût chanté simplement les lois agricoles qui régissent les paysans, et, délaissant un moment le luxe d'Imogène, il aurait contemplé, du seuil de la Villa Bon-Accueil, un vol d'abeilles rousses en fuite vers les ruches. Sage antique, les travailleuses l'eussent pris pour arbitre au sujet des colombiers ou des bergeries ; et la douceur poétique de son langage aurait apaisé les parties.

Avec Eugène Demolder nous aurions pénétré dans les naïves kermesses où la vie, le vin et l'amour exultent au soleil. Son Rembrandt se fût assis dans quelque auberge solitaire d'Amsterdam où les pèlerins d'Emmaüs, tristes, mystérieux et beaux comme des pauvres, eussent mangé d'un pain miraculeux.

Au fond de l'élégance infinie de Ruyters, sous les vérandas de ses contrées étranges peut-être aurais-je su vous montrer que se cache la simplicité d'une passion douloureuse qui s'efforce vers l'impossible.

Et des poètes comme Braun, Renay et Musche nous eussent montré combien haute est la Beauté sans prétention, la Poésie sans Littérature.

Pour vous les lire, j'ai pris, un peu au hasard, je l'avoue, quelques exemples. Je me suis peu inquiété de leur origine, de leur nationalité. Chinois, grecs ou français, modernes ou très anciens, peu m'importe. Et peu m'importe aussi qu'ils aient été écrits ou non par des poètes consacrés.

DE LA SIMPLICITÉ EN LITTÉRATURE

Même l'une de mes citations est d'une femme, Madame Millet-Robinet, qui écrivit un livre d'utilité pratique sur la cuisine et sur la ferme. On verra bien qu'elle ne songea point à faire œuvre de littérateur.

Le premier fragment que je vais lire est tiré de la *Clarté de vie* de Francis Vielé-Griffin. Il est d'une adorable simplicité, ainsi que tous les poèmes qui suivront, et que j'ai essayé de ranger suivant une courbe idéale qui ne semble s'éloigner de la vie que pour y revenir plus sûrement.

La Maison d'Euphorbe

Les foins gris fanent ; l'argile du sentier gerce.

Je le regardais de la rive adverse.

Comme on regarde, en musant, qui travaille.

« Avec ces roseaux verts, je fais des mannes,

Des corbeilles, des laisses

Et maintes choses légères qu'on tresse,

Mélangant les joncs aux pailles,

A deux mains nettes,

Le soir, en chantant bas, quand on est seul. »

Dit-il — avec un rire, en relevant la tête —

« Et je les cueille quand chôme encor la meule,

FRANCIS JAMMES

Chaque an, que l'eau est basse
Et que la fin juillet
Dédouble au vent les ruches qui essaient,
L'ombre humide des saules vacillait
Sur ses mains et sa face
Et sa voix tremblait, douce comme l'ombre même,
Comme la brise entre les roseaux verts
Et comme l'aile des libellules dans l'air.
Il se leva d'entre les joncs mouillés ;
« J'habite au faite, dit-il, et je remonte
Avec mes roseaux que voici liés,
Et s'il te plaît de voir ma maison blanche,
Viens ; je n'en ai pas honte. »
— Il riait, la main lourde sur la hanche,
Le faisceau de joncs fléchi sur l'épaule, —
« Ce sentier-ci m'y mène à travers pré,
Toi, prends plus haut, au gué des saules,
Car, ici, l'eau se creuse au temps des crues,
Un lit profond de vase où l'été dort au frais ;
Passe le gué où je te rejoindrai. »
Puis il tourna la tête et disparut
Avec sa gerbe,
Entre le bleu de l'ombre et le vert noir de l'herbe.

Le second poème est un poème de ce délicieux poète qu'est Henri Ghéon. Il est tiré des *Chansons d'Aube*. De plus en plus nous pénétrons dans

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

l'humble et charmante réalité de la vie quotidienne.
Et ici vraiment semble disparaître toute littérature :

Les Servantes dans la Maison

Les bonnes servantes des champs
aiment la maison au grand jardin
comme si elle était leur bien...
la vieille qui se souvient
d'avoir jadis été nourrice,
lui donne toute sa tendresse et tous ses soins,
et les plus jeunes la caressent comme un enfant
qu'on veut faire rire...

Dès que le coq les appelle,
elles se lèvent,
juste en même temps que les poules ;
l'une s'occupe de la basse-cour :
elle renouvelle l'eau et le grain
et, quand elle arrive, le tablier plein,
le poulailler entier est autour
et se dispute les premières poignées...

Les lapins blancs aux yeux rouges réclament
de derrière leur grillage
et, agenouillée dans le pré
qui tient la moitié de l'enclos,
elle cueille un peu d'herbe fraîche
avec sa serpe

FRANCIS JAMMES

*et elle arrache en passant une feuille de chou
qu'elle leur fait manger par les trous.*

*Et comme il faut aussi songer
au petit serin de la cage
qui fait depuis l'aurore du tapage
et réveille la cuisine de ses cris
elle revient à la maison
lui apporter le mouton et le chènevis.*

*Puis, c'est le chien qui veut sa soupe
et le chat qui se frôle à son tablier
pour avoir un peu de lait dans une soucoupe
ou au fond d'une tasse à fleurs...*

*...Elle allume le fourneau enfin
pour préparer le repas du matin
et la maison sous le panache de fumée
en semble émue et toute réchauffée...*

(Chansons d'Aube.)

Le troisième poème appartient à M. Thomas Braun que je dois remercier, ainsi que M. Octave Mans, de l'amicale initiative avec laquelle je fus ici convié. Ce poème est tiré d'un album intitulé *L'An*, merveilleusement illustré par M. Franz Melchers :

DE LA SIMPLICITÉ EN LITTÉRATURE

Les Meules de Septembre

*Aux chemins creux où s'accroche le foin,
Les chars s'en vont, odorants, vers les fermes
Et de la plaine indéfinie, au loin,
On voit les chars descendre, lourds et fermes,
Bourrés de grains, de sèves et de germes.
Un chant de grive a traversé les airs.
Les chaumes nus grincent aux soleils clairs.
Les blés sont mûrs. On arrondit les meules.
Dans les pailles, la faux n'a plus d'éclairs.
Les lauriers sont coupés sur les éteules.*

(L'An.)

Je continue par un poème d'Henri Bataille. On sait toute la simple grâce de ce beau poète, et qu'il est inutile de le louer autrement qu'en le citant :

*Le cri du coq est plein de gouttes de rosée.
Il est le même depuis vingt ans que je vis,
Le même sur les champs, les routes et les villes...
Quand je suis triste il est derrière ma croisée,
Et je voudrais parfois l'entendre sur la mer. —
Il n'y a qu'un seul cri du coq, — il est là-bas,
Près des lauriers, sous les haies mouillées, les lilas...
Avec bien d'autres bruits qui m'étaient aussi chers,
Le bruit des écluses au fond frais des allées,*

FRANCIS JAMMES

*Et le vent qui n'est plus le même qu'autrefois,
Dans les chemins, et près des bien aimées ramées...*

*Restez, restez là-bas, ô défaillantes voix,
Dans l'enclos des jardins et la paix des fumées,
Et que le vent qui passe ait la douce bonté
De ne point vous porter ailleurs... Attendez-moi.
Et quand tout serait mort où vous avez été,
Ne vous en allez pas de ces choses éteintes,
Car vous m'appartenez ainsi que la prairie,
Cri du coq, cris du soir, bruit des écluses peintes,
Voix captives au seuil des tièdes métairies...
Regardez l'horizon que vous n'atteindrez pas,
Nichée heureuse et vieille des voix qu'on écoute...
Regardez par-dessus la haie, ailleurs, là-bas,
Regardez la route, et laissez passer la route.*

1891.

(La Chambre blanche.)

Voici maintenant le fragment dont j'ai parlé tout à l'heure, de Madame Millet-Robinet. Il est, disais-je, tiré d'un livre sur la ferme et traite des soins à donner aux abeilles. C'est une simple exposition. Et, quoique ce ne soit pas là un poème, chacun de ces mots ne fait-il pas surgir l'œuvre adorable du Printemps ?

.

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

« Chaque année, vers le mois de mai ou de juin, les abeilles éprouvent le besoin d'essaimer. La reine sort accompagnée d'environ la moitié des plus vieilles abeilles, pour aller former une nouvelle colonie. Il faut alors surveiller son rucher ; l'essaimage a lieu entre dix heures du matin et trois heures du soir. Il n'y a pas de signe certain qui annonce, à l'avance, le départ d'un essaim. Cependant l'apparition des mâles ou faux-bourdon hors de la ruche vers dix ou onze heures du matin, et une grappe d'abeilles en avant de la ruche, surtout lorsque la grappe est grande et pointue, annoncent ordinairement la sortie d'un essaim. Lorsqu'il est parti, il faut chercher à l'arrêter. Ce qu'il y a de mieux, c'est de leur lancer de l'eau au moyen d'une seringue de cocher, de manière que cette eau tombe en pluie par-dessus les abeilles. On peut aussi employer, de la même manière, des poignées de sable ou de terre.

La musique qu'on leur fait au moyen de poêles ou de chaudrons est complètement inutile, si ce n'est à constater qu'on est propriétaire de l'essaim qu'on suit. Aussitôt qu'il est arrêté et mis en grappe, il faut s'en emparer. Sur une branche d'arbre ou un buisson, c'est assez facile : on met la ruche par-dessous et on le fait tomber dedans au moyen d'un coup sec de la branche. Dans une fente de rocher ou sur un mur, on se sert de la pelle à essaim pour

FRANCIS JAMMES

le mettre dans la ruche ; s'il est à terre, il suffit de placer la ruche dessus.

Si l'on ne peut pas prendre l'essaim tout de suite il faut l'abriter du soleil au moyen d'une toile et l'asperger d'eau ; car sans cette double précaution on risquerait de le voir s'envoler à nouveau.

Quelquefois il arrive qu'une ruche n'éprouve pas le besoin d'essaimer et que, malgré la nombreuse population, elle s'obstine à ne pas donner d'essaim. Il y a lieu dans ce cas, de créer un essaim artificiel, et, pour la manière d'opérer, je renvoie aux ouvrages spéciaux.

Les essaims sont des produits que l'apiculteur ne doit pas négliger ; aussi doit-on faire des essaims artificiels lorsque les ruches n'en donnent pas naturellement. Il y a des pays où il se fait un assez grand commerce d'essaims ; ils se vendent bien et cher, leur prix varie selon leur poids ; l'apiculteur qui ne veut pas augmenter son rucher peut trouver là encore une source de revenus. »

(*La Maison Rustique des Dames.*)

(T. 2, p. 617.)

Tout le monde connaît la scène de l'Odyssée où le vieux chien reconnaît seul Ulysse. Jamais la douce et forte pitié n'apparut plus grandiose qu'en ces lignes que voici traduites par Leconte de Lisle :

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

« Et ils se parlaient ainsi, et un chien, qui était couché là, leva la tête et dressa les oreilles. C'était Argos, le chien du malheureux Odyssée qui l'avait nourri lui-même autrefois, et qui n'en jouit pas, étant parti pour la sainte Ilios. Les jeunes hommes l'avaient autrefois conduit à la chasse des chèvres sauvages, des cerfs et des lièvres ; et, maintenant, en l'absence de son maître, il gisait, délaissé, sur l'amas de fumier de mulets et de bœufs qui était devant les portes, et y restait jusqu'à ce que les serviteurs d'Odyssée l'eussent emporté pour engraisser son grand verger. Et le chien Argos gisait là, rongé de vermine. Et, aussitôt il reconnut Odyssée qui approchait, et il remua la queue et dressa les oreilles ; mais il ne put pas aller au-devant de son maître, qui, l'ayant vu, essuya une larme, en se cachant aisément d'Eumaios. »

(*Odyssée.*)

(Trad. de Leconte de Lisle.)

Rhapsodie XVII.

Tout ce que nous pouvons observer dans ces citations, c'est la simple beauté sans rhétorique. Ces pages sont d'autant plus belles qu'elles se rapprochent de l'ordinaire de la vie, d'autant plus belles, dirai-je, qu'on les sent moins écrites.

Il est évident que tous ces poètes doivent s'apparenter aux poètes primitifs lesquels ne durent pas

FRANCIS JAMMES

être, à proprement parler : des poètes, mais de simples causeurs faisant profiter leurs semblables de la description de choses très usuelles, des énumérateurs, étymologiquement : des conteurs.

C'est André Gide qui, dans ses *Nourritures terrestres* a écrit délicieusement ceci :

« Il y a un grand plaisir Nathanaël à déjà tout simplement affirmer :

» Le fruit du palmier s'appelle datte — et c'est un mets délicieux.

» Le vin du palmier s'appelle lagmy : c'en est la sève fermentée ; les Arabes s'en grisent et je ne l'aime pas beaucoup. C'est une coupe de lagmy que m'offrit ce berger de chèvres dans les beaux jardins de Ouardi. »

C'est là en effet, un admirable poème primitif qu'a écrit notre ami Gide. S'en doute-t-il ? Je crois que oui. Il est un peu de la race des pasteurs, de ceux qui devaient se grouper sous les chênes pour raconter comment le chardon bleu caille le lait, comment le raisin bleu grimpe à l'ormeau, comment on enseigne au merle à siffler.

Avec ce tempérament a-t-il comme moi souffert d'écrire et d'avoir écrit ? Je ne sais...

Quant à moi...

Je me souviens du jour où j'ai ressenti de la façon la plus poignante la vanité de mon œuvre

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

poétique. Et je veux dire en quelle circonstance, parce qu'elle est une des plus poignantes de ma vie en même temps que l'une des plus douces.

Ce jour-là, j'avais gravi à travers la neige une des montagnes qui domine les Eaux-Bonnes, la montagne verte. Jamais mon âme n'avait été plus emplie de poésie. Les courbes de la neige étaient si molles que l'on eût dit d'une immense voile gonflée par endroits. Là, dans cette blancheur bleue, un oiseau avait couru où l'on distinguait de petites empreintes grêles et fourchues. Du sommet, les montagnes de glace bleue semblaient les cassures du ciel.

Je redescendis la montagne. Une chose divine m'attendait dans la pauvre vallée. Les filles aux yeux doux, aux joues calmes, au front lisse, aux jambes lentes faisaient, avec des montagnards, un lent rondeau. Et, lentement, le rondeau tournait, accompagné d'une psalmodie si lente que l'on eût dit que tous s'endormaient de langueur à leur chant. Les filles (elles portaient le capulet rouge de la vallée d'Ossau), avaient des physionomies aussi calmes que des choses. Leurs yeux seuls, pareils à des agates, indiquaient une vie puissante et douce. J'ai failli pleurer devant ces âmes qui chantaient des airs si désolés, si calmes, que rien ne peut dire combien calmes et désolés. Peut-être s'aiment-ils en gémissant ainsi sur les sommets célestes où pousse le dur arbousier...

FRANCIS JAMMES

Et tandis que je contemplais ces simples, une angoisse m'a étranglé. J'ai compris que j'avais perdu ma vie, que tout ce que j'ai écrit, que tout ce que nous avons écrit n'est que de la vanité sous du tapage. Qu'étais-je, moi, devant ces simples d'où émanait plus de poésie que je n'en ressentis jamais ? Ah ! Que ne suis-je resté là, avec eux ? Que n'ai-je, à ce moment, quitté la littérature pour la divine Poésie. Ah ! Vivre avec ces bergers. Comme eux chanter avec cette gravité angélique, avec cette torpeur d'amour, dans leur langue plus gémissante que les sonnailles des brebis dans le brouillard, chanter ces vers qu'ils chantent :

- « Si nous sommes ainsi endormis,
- » Si nous sommes sommeillants ainsi,
- » C'est que nous mangeons du lait caillé. »

Divine simplicité dont nous devons nous rapprocher !

A être plus simple dans ses poèmes, on gagne de vivre davantage. Plus nous nous éloignons de la littérature, plus nous sommes près de la vie de ces bergers, et moins alors nous savons écrire. Ah ! ne plus savoir...

Ne plus écrire... Transporter dans la vie la sensation que nous donnons à notre œuvre. Regarder doucement les choses, ne plus falsifier la nature,

DE LA SIMPLICITE EN LITTERATURE

« nous contenter, selon le mot de Renan, de la vérité ». Que nous importerait alors tous les poèmes et toutes les œuvres si nous jouissions complètement de la vue des choses ?

Mais ce courage, de ne plus écrire, qui l'aura ? Pas moi, je le sais bien, parce que je suis empoisonné par l'orgueil d'avoir déjà écrit... Mais si nous n'avons plus ce courage, du moins prêchons-le aux enfants pour qu'ils ne prononcent pas un jour les horribles mots du Bouddha :

« On m'a mené dans les Ecoles, j'en savais plus que les docteurs. »

Apprenez aux enfants ce que je vous dis. Ils ne souffriront pas si dès leurs premières années vous leur apprenez à quitter les feuilles des livres pour les feuilles de la forêt.

Enfin, qu'eussiez-vous fait, me demanderez-vous, si vous n'aviez pas écrit ?

Ce que j'aurais fait ? Je n'aurais point délaissé la Muse pour la Poésie. Je me serais contenté d'aimer sans la chanter, pour lui donner mon âme, la fée des jardins villageois que j'ai célébrés.

Je sais qu'elle aurait été, et qu'elle serait née dans la chambre obscure d'une métairie aisée, à l'époque où la longue horloge colorée berce les heures torrides — comme dans un chef-d'œuvre de Franz Melchers — lorsque l'ombre criblée tombe des noyers noirs, lorsque le chien sommeille sur la

paille ardente de la niche, lorsque la cigale affolée
crépète sur la gomme rouge des pêcheurs.

Ce n'est point sur du papier que j'eusse célébré
cette fille, mais sur mon cœur, dans l'implacable
silence des midis bleus.

Et dans cette possession, j'aurais retrouvé ce qui
m'échappe aujourd'hui à travers les feuillettes épars
de mes poèmes : l'absolue vérité. Je n'aurais pas eu
à rechercher, pour satisfaire ma vanité et la curiosité
des autres un cadre imaginaire et symbolique.

Mais sur sa robe verte et criarde, comme en por-
tent aux jours de fête les campagnardes pyrénéennes,
j'aurais retrouvé dans une caresse et naturellement
la profondeur des rivières d'août, la couleur des
tiges d'iris et des feuilles de la ciboule bleue, l'éclair
du martin-pêcheur, le vol des libellules sur les joncs,
l'herbe et les sauterelles, la fraîcheur du cerfeuil
matinal.

Au lieu de vivre cet amour qu'ai-je donc fait ?
Empli d'orgueil, je l'ai écrit et je l'ai fait lire aux
autres. Et pourtant, ne savais-je pas qu'au moment
où je le rythmais et le donnais, ne savais-je pas que
je l'enlevais à lui-même, à sa vérité, à sa réalisation ?

Ne savais-je pas, lorsque je chantais même sim-
plement l'humilité de ma vie que, déjà que je la
transcrivais, je ne voyais plus *en réalité*, ma mère
arroser ses géraniums au crépuscule, et ceux-ci
s'égoutter sur les pierres tièdes, dans l'air embaumé ?

Ne savais-je pas que ce que l'on donne à ceci on
l'enlève à cela et qu'une feuille de papier posée
devant nos yeux suffit à nous cacher le monde ?

J'ai commencé par une de mes prières, je termi-
nerai par une de mes prières :

PRIÈRE XIII

Prière pour avouer son ignorance

*Redescends, redescends dans ta simplicité.
Je viens de voir les guêpes travailler dans le sable.
Fais comme elles, ô mon cœur malade et tendre :
(sois sage,
accomplis ton devoir comme Dieu l'a dicté.
J'étais plein d'un orgueil qui empoisonnait ma vie.
Je croyais que j'étais bien différent des autres :
mais je sais maintenant, mon Dieu, que je ne fis
que récrire les mots qu'ont inventés les hommes
depuis qu'Adam et Eve au fond du Paradis
surgirent sous les fruits énormes de lumière.
Mon Dieu, je suis pareil à la plus humble pierre.
Voyez : l'herbe est tranquille, et le pommier trop
(lourd
se penche vers le sol, tremblant et plein d'amour.
Enlevez de mon âme, puisque j'ai tant souffert,*

FRANCIS JAMMES

*l'orgueil de me penser un crécur de génie.
Je ne sais rien. Je ne suis rien. Je n'attends rien
que de voir, par moments, se balancer un nid
sur un peuplier rose, ou, sur le blanc chemin,
passer un pauvre lourd aux pieds luisants de plaies.
Mon Dieu, enlevez-moi l'orgueil qui m'empoisonne.
Oh ! Rendez-moi pareil aux moutons monotones
qui passent, humblement, des tristesses d'Automne
aux fêtes du Printemps qui verdissent les haies.
Faites qu'en écrivant mon orgueil disparaisse ;
que je me dise, enfin, que mon âme est l'écho
des voix du monde entier et que mon tendre père
m'apprenait patiemment des règles de grammaire.
La gloire est vaine, ô Dieu, et le génie aussi.
Il n'appartient qu'à Vous qui le donnez aux hommes
et ceux-ci, sans savoir, répètent les mêmes mots
comme un essaim d'été parmi de noirs rameaux.
Faites qu'en me levant, ce matin, de ma table,
je sois pareil à ceux qui, par ce beau Dimanche,
vont répandre à vos pieds dans l'humble église
(blanche
l'aveu modeste et pur de leur simple ignorance.*

LES JEUNES FILLES ET LES FLEURS